

l'œuvre de l'éducation ; car si cette divine autorité fléchit, tout fléchit avec elle, et la société est ébranlée jusque dans ses fondements.

Puisqu'il faut, ici, faire connaître toute notre pensée sur ce triste sujet, nous dirons que les instituteurs chargés d'élever la jeunesse, ne se sentant point appuyés de l'autorité paternelle — les parents l'ayant abdiquée — gémissent de cet état de chose ; et alors l'autorité, et partant le respect, manquant, il n'y a plus d'éducation possible.

Mais, me dira-t-on peut-être, puisque les parents n'ont plus d'autorité et qu'ils ne veulent plus en avoir, que les bons instituteurs se passent de leur concours. A ceci je répondrai : c'est vainement que l'instituteur essaierait de se passer des parents ; et d'ailleurs il le voudrait qu'il ne le pourrait point, pour la raison bien simple qu'étant le représentant des parents, son autorité n'est qu'une autorité d'emprunt, qui ne peut être efficace qu'en autant que ceux-ci, la possédant dans toute son intégrité, lui prêtent un généreux concours. Ce sera toujours un mal à peu près sans remède, dans l'éducation que cette abdication ou ce refus des parents de faire sentir leur autorité. C'est un plus grand malheur que s'ils étaient morts, car, eux vivants, ils ne sauraient être remplacés. D'ailleurs, cette disjonction de l'autorité réelle, mais abdiquée par leurs faibles parents, et de l'autorité empruntée et impuissante de l'instituteur, n'échappe jamais à la sagacité naturelle des enfants.

L'œuvre de l'éducation ne saurait rencontrer un obstacle plus grand, une difficulté plus délicate, une plaie plus douloureuse.

Comment expliquer cette étrange négligence, cette faiblesse coupable de certains parents à maintenir les droits de leur autorité à l'égard de leurs enfants ? Rien ne l'explique, si ce n'est que ces parents ignorent complètement leurs devoirs d'état, ou, s'ils les connaissent, ils succombent sous le poids de ces mêmes devoirs.

Ceci explique l'empressement avec lequel on se hâte de se débarrasser de ses enfants le plus tôt possible. Dès l'âge de cinq à six ans, il faut les envoyer à l'école, non pas dans le but de les confier à des mains plus habiles ou plus fermes, ce qui serait certainement très

louable, mais, pour me servir de l'expression consacrée, *pour s'en débarrasser*. Si les parents en sont débarrassés, le pauvre instituteur ne l'est guère ; car malgré tout le tact et le dévouement dont il fait preuve, l'instituteur ne saurait, auprès de ces enfants remplacer les parents. Cette suite de premiers soins que réclame la faiblesse de l'enfance, cette éducation du premier âge, nul autre qu'une mère n'aura le courage de s'y dévouer avec cette abnégation et cette sollicitude qu'on lui connaît. Pour ma part, j'ai toujours pris en pitié ces pauvres petits êtres qu'on éloigne de la maison paternelle, ne serait-ce que pour quelques heures ; ces pauvres enfants souffrent plus qu'on ne pense à suivre les exercices ordinaires de l'école. Bien souvent, ils finissent par perdre le goût de l'école et de tout ce qui s'y rattache, pour ne plus vouloir y retourner jamais. Ne nous hâtons donc pas d'arracher l'enfant à ces doux soins de la famille pour le livrer à des études précoces. Laissons-le jouir paisiblement de son innocence. "Heureux enfant ! " je veux qu'il soit longtemps bercé sur " les genoux de sa mère, non point pour " y recevoir des caresses qui l'amollissent, " mais des conseils et des soins qui le " fortifient ! Sa mère guidera doucement " ses premiers pas et consolera ses premières douleurs. Elle jettera dans son " esprit ses premières pensées et dans " son cœur ses premières émotions. La " première, elle lui parlera de Dieu ; " elle ouvrira ses yeux sur ce vaste univers ; le soir, à l'aspect d'un ciel étoilé " et resplendissant de feux, elle plongera sa jeune âme dans l'immensité. " Elle lui dira quelques-unes des merveilles de la création. Elle lui dira " que tout naît et que tout meurt, si ce n'est Dieu, si ce n'est l'âme ; et de ce " double miracle de la vie et de la mort " elle tirera des réflexions que l'enfant " déjà saura saisir. Car le langage d'une " mère est clair, il est limpide. Il fait " deviner ce qui ne se peut encore comprendre... Les premières leçons que " reçoit l'enfant ont besoin d'être tempérées par une grande bénignité. Mais " aussi, il faut prendre garde à la faiblesse " se qui énerve l'âme comme le corps. " Tout est excès dans l'humanité. De- " mander à l'enfant des vertus austères, " c'est lui ôter sa naïveté pleine de grâce, " sans aucun profit pour ses progrès